

Un péché conduirait-il à la mort ?

Manifestement, le peuple, qui était présent lorsque les scribes et les pharisiens amènent la femme adultère à Jésus, part avant même la question disputée. Sagesse, car la question piège est tout sauf bienveillante. Il ne s'agit pas de ces joutes verbales qui passionnent les rabbis, mais d'une question de vie et de mort, pour la femme, pour Jésus.

On pourrait croire que la question principale concerne une « situation d'adultère » ? Mais ce serait très réducteur par rapport à la puissance du texte. L'enjeu est le statut de cette femme dont ses détracteurs ignorent tout, sauf une situation particulière.

Réduire une personne à un ou plusieurs de ses actes revient à nier son humanité, en un mot, à la tuer. Et c'est bien ce qui est envisagé ! Avec perversité, la loi est invoquée, non dans sa dimension éducative, mais uniquement pour son aspect répressif : elle non plus ne peut être réduite à une seule composante.

Mais le piège est redoutable et se produit en trois temps. Un, on identifie l'être humain à un fait, ce qui le chosifie. Deux, on applique le droit mécaniquement sans humanité, ce qui le rend inepte. Trois, on fait fonctionner cette ineptie sur la chose et c'est la mort.

Or, Jésus va se tirer de ce mauvais pas en remettant l'humain au centre. Déjà, en indiquant que seul celui qui est sans péché peut frapper, il manifeste clairement à la femme qu'elle n'a pas à se lapider elle-même ! Et c'est sans doute à elle en premier que s'adresse cette singulière apostrophe.

De tous les participants, elle est la seule dont on soit *a priori* certain qu'elle n'est pas sans péché... Jésus, par-là, indique que le péché ne doit jamais conduire son auteur à désespérer au point de vouloir la mort. Jésus s'adresse aussi, bien sûr, aux scribes et aux pharisiens.

Mais, avant cette phrase, « *Que celui qui est sans péché [...]* », il est une autre réponse – plus essentielle – qui la précède et la suit : utiliser un doigt pour toucher la terre et y inscrire des signes.

La terre est ce qui a permis de créer Adam en tant que genre humain, le signe est ce qui est resté sur la peau d'Adam après que l'humanité ait été faite homme et femme, époux et épouse : Dieu a refermé la chair du côté qu'il avait pris à Adam, laissant une cicatrice.

Inscrire sur la peau – un parchemin –, c'est l'écriture. Le mouvement du doigt sur la terre représente l'humanisation de la création telle que l'Écriture la raconte. Dans le geste de Jésus, les scribes et les pharisiens reconnaissent l'histoire du salut depuis la création jusqu'à eux. Ils savent que ce sont eux les adultères, eux qui se sont détournés de Dieu.

Pour le peuple juif, l'adultère, c'est de se tourner vers de faux dieux, quelle que soit la forme de cette idolâtrie, qu'il s'agisse du veau d'or ou d'une lecture hypocrite de la loi. De fait, les plus anciens – qui ont sans doute compris avant les autres le sens de la communication non verbale de Jésus – n'ont plus leur place, sauf à se reconnaître adultères ; un comble pour eux, qui croyaient confondre Jésus précisément sur ce sujet.

Le piège évité, le dialogue avec la femme peut s'établir en vérité. Jésus demande « *Où sont-ils donc ?* » Pourquoi ? Parce qu'ayant rendu son humanité, et à ses détracteurs en les faisant partir, et à la femme en la sauvant du péril, il invite chacun à savoir où il en est par rapport à son péché et son salut.

Reste alors à « aller et ne plus pécher », en vie dans la miséricorde de Dieu.

Bertrand Rivière